

La médaille de la vertu



Farnsworth Wright

Illustré par FW Small

Gloubik Éditions
2023

Cette nouvelle est initialement parue dans *Munsey's Magazine* de décembre 1920 (Vol. LXXI N°3) sous le titre *The medal of vertue*.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

— Un colis pour M^{lle} Joséphine Duprez !

Les trois hommes et les trois femmes qui s’amusaient dans le café levèrent les yeux interrogateurs. Un bouchon de champagne sauta.

— Un colis pour moi ?

— Pour vous, certainement, si vous êtes M^{lle} Joséphine Duprez, dit le facteur en secouant la pluie de sa cape.

La jeune femme leva son verre pour une rapide gorgée de champagne et se leva. Sa robe était décolletée devant et derrière, et traînait sur le sol.

— Un cadeau d’anniversaire ! Un cadeau d’anniversaire pour Joséphine ! cria Yvette en se laissant tomber de côté dans les bras de son compagnon.

Tout le monde éclata de rire, comme si Yvette avait dit quelque chose d’infiniment intelligent. Il était évident que l’alcool leur montait déjà à la tête, même si ce n’était que le milieu de l’après-midi, et la fête d’anniversaire de Joséphine devait durer jusque tard dans la nuit.

— C’est de toi, Amédée ? demanda Joséphine. Comme tu es original de me l’envoyer par la poste !

Elle se pencha pour planter un baiser sur

sa joue, mais sa visée était mauvaise, et le baiser tomba sur sa bouche ouverte. Tout le monde rit à nouveau. Amédée jeta son bras autour d'elle et la serra jusqu'à ce qu'elle crie. Luttant pour se dégager de son étreinte, elle courut vers le facteur et lui arracha le paquet des mains.

— Merci, monsieur le facteur, le remercia-t-elle. Mais, *parbleu*, cela ressemble plus à une lettre qu'à un paquet ! Êtes-vous sûr que c'est pour moi ?

— C'est pour vous, certainement. Ah, merci, monsieur, ajouta-t-il, tandis qu'Amédée lui versait une coupe de champagne.

Il haussa à nouveau les épaules pour secouer la pluie et toucha des verres autour de la table.

— À votre très bonne santé, dit-il ; et au bonheur de mademoiselle, car je vois que c'est sa fête d'anniversaire.

— J'ai vingt et un ans, dit Joséphine. Le facteur buvait son champagne à petites gorgées, en faisant claquer ses lèvres et en mordillant le bas de sa moustache, pour ne pas perdre une goutte de la douce liqueur. Il vida le verre ; puis, s'inclinant profondément, il sortit dans l'orage violent qui inondait la ville d'Orléans.

— Ouvre le paquet, Joséphine.

- Ouvre-le. Une bague, je parie !
- De l'Empereur de Chine !
- Non, du président de la France !
- Du bossu de la rue Saint-Germain, celui qui lui fait les yeux ronds !

Un éclat de rire saluait chacune de ces sorties. Joséphine réussit à défaire le paquet. Il contenait une petite médaille de bronze. Le parchemin d'accompagnement proclamait que la *Société de Jeanne d'Arc pour l'Encouragement de la Moralité* avait accordé à M^{lle} Joséphine Duprez la médaille de la vertu en reconnaissance de ses nombreuses bonnes actions.

— Une médaille de vertu pour Joséphine !

Ses compagnons poussèrent des cris d'hilarité, et la voix du gros Albert sortit en petits hoquets vacillants en montant dans les aigus.

Yvette arracha la médaille et le parchemin des mains de Joséphine. Ses camarades essayaient tous de lire en même temps.

— Pour l'encouragement de la morale ! aboya Amédée.

— Notre Joséphine est devenue une sainte ! proclama Yvette.



— Salut à notre petite Sainte Joséphine !
s'écria Jacqueline avec une fausse révérence.

— Pour la vertu ! siffla Albert, entre deux

halètements.

Joséphine resta perplexe. Une rougeur cramoisie devint visible sous le rouge de ses joues.

— Une médaille de vertu pour Joséphine ! gargouilla Paul, convulsé, comme s'il n'avait jamais rien entendu d'aussi ridicule.

— Elle rougit ! Elle rougit ! cria Jacqueline en frappant dans ses mains.

Une chaude bouffée de colère s'empara de Joséphine. Elle arracha la médaille des gros doigts d'Albert.

— Peu importe ce que je suis, je ne suis pas ce que vous pensez ! s'exclama-t-elle.

Serrant la médaille sur sa poitrine, elle courut dans la rue.

II

Une gerbe froide frappa le front de Joséphine, mais il fallut une bonne minute avant qu'elle ne comprenne qu'il pleuvait. Elle s'arrêta pour se reposer, respirant fort, car elle avait couru. Un vent violent poussa la pluie sur son visage, et une tempête de ressentiment provoqua une émeute turbulente dans son cœur. Un chien ébouriffé lui aboya dessus, et une soudaine accélération de l'averse

envoya la pluie froide couler le long de son cou.

Qui était-elle, pour recevoir une médaille de la vertu ? Comme ses compagnes avaient raison de rire ! Cocotte, tricheuse, menteuse, voleuse, elle croyait son âme flétrie incapable de nobles pensées ou de nobles actions. La médaille n'était certainement pas pour elle. Elle doit la restituer à son propriétaire.

Elle se précipita dans les rues, inconsciente de la pluie qui battait sur elle et coulait sur son dos en petits ruisseaux. Elle savait, mais pas ses compagnes, qu'il y avait eu autrefois une autre Joséphine Duprez dans ce quartier. C'est à elle qu'appartenait la médaille, car ses bonnes actions étaient connues dans toute la ville, même si peu la connaissaient sous son vrai nom. Elle habitait maintenant le grand couvent à deux milles de là, près de la Loire, où elle s'appelait Sœur Dolorès. C'est vers ce couvent que Joséphine tourna ses pas.

Une paire de gendarmes la regarda curieusement alors qu'elle se précipitait sous la pluie en robe de soirée décollée, éclaboussée de boue, sa traîne balayant les pavés humides, sa longue plume tombant lourdement sous son menton. Elle était reconnaissante que la pluie ait empêché les gens de sortir

dans les rues. Son cœur fit un petit bond d'exultation lorsqu'elle se rendit compte qu'en rendant la médaille, elle accomplissait au moins une action vertueuse.

Elle apercevait occasionnellement la grande cathédrale gothique qui domine Orléans. Ses flèches massives ressemblaient à des entrelacs féeriques, même de près.

Alors qu'elle traversait furtivement l'angle d'une place publique, ses yeux tombèrent sur une statue équestre de Jeanne d'Arc, la patronne de la ville, dont la vie et la mort sont représentées dans les vitraux de la cathédrale. La lumière joyeuse d'une boulangerie Jeanne d'Arc lui fit un clin d'œil à travers la pluie qui tombait. Elle passa par les hôtels Jeanne d'Arc, les librairies Jeanne d'Arc, les cafés Jeanne d'Arc. Toute la ville semblait rendre hommage à l'âme pure de la jeune fille, « *La Pucelle d'Orléans* » que Joséphine, dans une basse plaisanterie, avait nommée « la plus sale d'Orléans ». Elle marmonna une prière rapide à la sainte dont elle avait déshonoré la mémoire, mais se retint avec une pointe de frayeur. Cette servante immaculée recevrait-elle une prière d'une personne si déchue ?

Elle arriva au couvent dans un état d'agitation proche de l'hystérie. Elle hésita une minute sur les marches. Puis, rassemblant

son courage, elle sonna violemment. Une religieuse apparut.

— Sœur Dolorès ! s'écria Joséphine, il faut que je voie sœur Dolorès !

Sœur Dolorès était en ville, s'occupant des pauvres, dit-on à Joséphine; mais elle insista.

— Je dois la voir ! s'écria-t-elle, presque féroce, en serrant fermement la médaille contre sa poitrine. J'ai fait tout ce chemin sous la pluie pour chercher sœur Dolorès. Où est-elle ? Quand reviendra-t-elle ?

La religieuse, jugeant à l'agitation de la jeune fille que l'affaire était urgente, lui donna trois adresses, et Joséphine se remit en quête.

Elle traversa un quartier sordide, choisissant les rues les plus étroites et les moins fréquentées. La pluie tombait avec une violence accrue et les vêtements mouillés de Joséphine lui collaient à la chair. Une peur panique l'assaillit de ne pas retrouver la bonne religieuse à qui appartenait réellement la médaille. Un profond sentiment de dépression suivit l'euphorie provoquée par le champagne.

Elle se trouva enfin dans une ruelle si étroite qu'elle pouvait toucher les maisons des deux côtés en étendant simplement ses

« deux bras ». Les murs semblaient se presser dans l'ombre, et un grand poids pesait sur son cœur.

Elle frappa à la première des adresses et demanda si une sœur de charité n'était pas venue. Un enfant, à moitié vêtu et mal nourri, montait un escalier sombre. Joséphine se glissa sur le palier et frappa à la porte. Son cœur battait follement. La porte s'ouvrit, et elle se trouva face à face avec sœur Dolorès.

III

Joséphine chancela faiblement vers la nonne au visage doux, mais pendant une minute elle ne put prononcer un mot. Puis elle tendit la médaille à deux mains. Le parchemin était froissé et dégoulinant.

— Pour vous ! dit-elle en pleurant. La médaille !

Sœur Dolorès la regarda curieusement. Le panache de son chapeau tombait lourdement sur son visage, dégoulinant d'eau. Sa robe criarde était imbibée d'eau et tachée de boue. Sa traîne était souillée et emmêlée. Son corsage, largement décolleté, montrait le soulèvement de sa poitrine tandis qu'elle tendait la médaille à la religieuse.

— Pour vous ! La médaille de la vertu !

Sœur Dolorès semblait ne pas comprendre.

— Asseyez-vous, ma pauvre fille, dit-elle. Alors vous pourrez me dire de quoi il s'agit.

Joséphine ne prit pas la chaise offerte. Deux ou trois enfants à l'air famélique se blottissaient dans un coin, effrayés par cette soudaine apparition. Joséphine se tenait au centre de la pièce.

— Ils se sont moqués d'elle... de votre médaille ! Le facteur l'a apportée... pour M^{lle} Joséphine Duprez ; mais ce n'est pas pour moi... c'est une médaille de vertu. Je... je savais que vous vous appeliez Joséphine Duprez... comme moi... et ça doit être pour vous, ils s'en sont tous moqués, Amédée et Albert et Paul, Yvette et Jacqueline, alors je le leur ai enlevée.

D'un air suppliant, elle tendit la médaille et le certificat humide et froissé. L'eau qui coulait de ses vêtements formait une flaque sur le sol.

— C'était ma fête d'anniversaire, a-t-elle poursuivi. Je suis allée au couvent, et elles... elles ont dit que vous étiez ici... et je suis venue... pour vous trouver... pour vous donner la médaille.

La nonne la regarda avec pitié, semblant perplexe.



— Vous ne voyez pas que ça doit être pour vous ? implora Joséphine. Regarder !

Elle ouvrit le parchemin imbibé d'eau.

— 'M^{lle} Joséphine Duprez', lut-elle. 'Pour

ses nombreuses bonnes actions.' Ah, c'est pour vous ! Et le facteur... il me l'a apportée... à mon anniversaire. Je... je suis une... une... mais vous ne comprendriez pas ! je suis la pire ! Oui, j'en suis arrivée à ça ! Je vole aux cartes. Je regarde par-dessus les épaules des hommes quand ils jouent. Je signale à Amédée quelles cartes ils ont. Pendant cinq ans, j'ai mené cette vie. Et j'étais mauvaise avant ça. Je vole... je mens... je me vends. Et le facteur m'a apporté une médaille de vertu ! Mais je savais que c'était pour vous.

La nonne prit le parchemin, toujours incompréhensible. Elle l'a lissé et l'a lu. Joséphine se tourna pour partir.

— Attends, ma fille, tu dois t'asseoir et te reposer, dit sœur Dolorès. Tu es fatiguée et mouillée. Tu as parcouru un long chemin sous la pluie.

— Oui, un long chemin, répéta distraitement Joséphine.

Elle resta debout.

— Tu as fait une erreur, dit tendrement sœur Dolorès après une pause. Cette médaille est pour toi.

— Non, non, non ! C'est pour la vertu ! Voyez ce qui est gravé : 'La Médaille de la Vertu !' Elle est donnée pour de bonnes ac-

tions !

— Es-tu donc incapable de bonnes actions ?

— Assurément, car, voyez-vous, je suis une... une mauvaise fille. Je vis dans le péché... c'est mon métier. Je suis perdue... sans espoir. Priez pour moi, ma sœur ! s'écria-t-elle en tombant à genoux dans un soudain accès de terreur. Priez pour moi ! Je suis perdue ! Je suis perdue !

— Et pourtant ! tu as quitté ta fête d'anniversaire pour m'apporter cette médaille... sous la pluie habillée comme tu es ?

— C'était la vôtre, sœur Dolorès. Je n'ai pas pu la garder.

— N'es-tu pas M^{lle} Joséphine Duprez ?

— Oui, mais la médaille était pour la vertu ! Cela ne pouvait pas être pour moi.

— Tu aurais pu garder la médaille. Tu aurais pu t'en réjouir beaucoup. Tu aurais pu la ridiculiser avec tes compagnons, et ajouter à la gaieté de ta fête d'anniversaire.

— Mais ce n'était pas pour moi, ma sœur ! Elle vous revenait.

Sœur Dolorès lui tendit les bras.

— Ma pauvre enfant ! Tu te trompes, dit-elle. Tu dis qu'il n'y a rien de bon en toi,

pourtant tu as quitté ta fête d'anniversaire pour me rendre cette médaille. Tu as gâché ton bonheur et irrité tes amis ; vous avez parcouru des kilomètres sous la pluie ; tu t'es rendue malheureuse pour accomplir un simple acte de devoir que tu aurais facilement pu ne pas accomplir. Pourtant, tu te dit perdue dans de nobles impulsions. Ne vois-tu pas les sources du bien dans ta nature ? En vérité, la médaille te appartient. Tu la mérites.

Elle força la médaille dans les mains de Joséphine. Les sentiments refoulés de la jeune femme brisèrent leurs portes et balayèrent la réserve qu'elle avait frénétiquement essayé de maintenir. Elle jeta ses bras autour de la nonne en sanglotant violemment. Sa poitrine se souleva ; son cœur battait à tout rompre. Elle versa son chagrin et ses remords dans les oreilles compatissantes de sœur Dolorès. Ses années de honte se dressaient comme des spectres maladifs devant ses yeux éveillés, et elle voyait sa vie gâchée dans toute sa laideur noire.

Mais quand la tempête de larmes se dissipa et que la passion du chagrin se calma, son visage s'illumina d'un nouvel espoir. Les paroles de la religieuse avaient révélé des eaux cachées et Joséphine réalisa qu'elle n'était pas incurablement mauvaise. Elle

avait encore de bonnes aspirations. Elle était encore capable de pensées et d'actions nobles. Avec cette prise de conscience est venue la connaissance que son ancienne vie était finie comme un conte qui est achevé. Bras dessus bras dessous avec sœur Dolorès, elle quitta la maison, et ces deux filles d'Eve disparurent ensemble dans la tempête.